



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

La composition des mondes : entretiens avec Pierre Charbonnier / Philippe Descola
éd. Flammarion, 2014
cote : 60.080

Cet ouvrage présente l'entretien de Philippe Descola, 65 ans, avec Pierre Charbonnier, 32 ans, chargé de recherches au CNRS, tous deux de formation de philosophes.

Le parcours de l'auteur est d'abord celui d'un petit-bourgeois parisien du lycée Condorcet qui rêvait à la Révolution, sans vouloir en analyser les aspects autoritaires et fascistes. Expliquant son parcours intellectuel subséquent, il déroule ses relations avec les grands noms des disciplines philosophiques, historiques et ethnologiques. Il analyse les œuvres de beaucoup d'entre eux, Claude Lévi-Strauss, le premier, Balandier, Bourdieu, Clastres, Deleuze, Derrida, Dreyfus-Gamelon, Foucault, Godelier, Haudricourt, Jaulin, Lemonnier, Leroi-Gourhan, Lévy-Bruhl, Mauss, Merleau-Ponty, Sahlins, Sperber, Wachtel, en détaillant les leçons qu'il avait tiré des enseignements de chacun.

En ce sens, l'étude de cet ouvrage est indispensable à tous les étudiants de ces disciplines. C'est un guide parfait de l'apprenti ethnologue, lui détaillant toutes les étapes par lesquelles il devra passer. Pour les aider à préparer les concours, l'auteur nous offre de savantes digressions sur l'opposition entre deux concepts caractéristiques de l'ethnologie « historique », celui du « totémisme » et celui de l'« animisme ». Pour le premier, les hommes partent « des catégories naturelles pour contextualiser les catégories sociales » ; pour le second, « c'est la société qui permet de penser la nature ». Distinction un peu vaine ... Descola est philosophe, et comme tel, se plaît à manier les concepts qu'il a réactualisés ou inventés (totémisme, animisme, analogisme, naturalisme, fonctionnalisme, essentialisme, présentisme, structuralisme, etc., sans oublier l'ontologie).

Son ambition professorale sera, avec la publication en 2005 de son maître-livre, Par-delà nature et culture, de fonder une « anthropologie de la nature », « d'offrir des modèles d'intelligibilité de la diversité des usages du monde », et de « déterminer l'essence de l'homme ». Mais y en a-t-il une ? « Unité et diversité », dirions-nous. L'ethnologie, écrit-il, c'est d'« expliquer le système des différences dans la manière proprement humaine d'habiter le monde ».

Ses scrupules seront ceux des ethnologues : s'adresser à ses pairs, ou bien à un public plus large, décrire ce qu'il a vu (senté ou cru comprendre), mais également reconstruire des généralités, au risque de simplifier et de se perdre. L'écriture, c'est de mettre en ordre ses



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

idées, en quoi l'ethnologue se rapproche de l'écrivain. Il doit restituer et non imaginer, mais la synthèse et la modélisation sont propres à l'anthropologie.

Descola pense comme un philosophe, mais son métier d'ethnologue est de s'efforcer à faire connaître la pensée de ceux qu'il a étudiés, les Indiens Jivaros (Achars) de la haute Amazonie, au Brésil. Il a donc observé la gestion du végétal par des groupes de taille très restreinte, dans un environnement immense, la grande forêt amazonienne. Pour avoir pu survivre, les groupes d'habitants ont dû développer une relation très fine avec ceux qui les entouraient, c'est-à-dire les « non-humains », comme dit l'auteur. L'homme amazonien est immergé dans la nature ; ses voisins sont, plus que des humains, les plantes, les insectes, et autres animaux : « c'est le contact avec les non-humains qui domine ». Or, assez logiquement, les plantes comme les animaux sont traités par ces Indiens comme des parents. En plus, selon ces Achuar, « les animaux et les plantes se voient eux-mêmes comme des humains ».

Dans cet esprit, une idée intéressante, reprise d'André-G. Haudricourt, évoque la division entre les sociétés céréalières d'Europe et d'Asie moyenne, qui maltraitent le sol (avec la charrue) et les grains (en les coupant avec la faucille, en les dépiquant brutalement), et celles d'autres aires, où il faut respecter un rapport personnel avec les plants et les animaux. Si l'on cueille, si l'on chasse, il faut demander la permission de la terre ou de la forêt, et s'excuser auprès des plantes et des animaux de devoir les cueillir ou les chasser. L'idéal occidental du roi et du souverain est ainsi celui du bon pasteur qui protège ses troupeaux ; dans les sociétés d'Asie ou d'Océanie, ce serait le consensus qui serait recherché plus que la domination (ce qui reste discutable).

Dans son chapitre sur « Le monde contemporain », l'auteur doit déplorer des logiques contradictoires, défendre la nature, alors que la nature actuelle n'est pas naturelle (elle n'est que le résultat de millénaires d'actions de l'homme), ou bien en tirer plus partie pour le présent, pour soi-même. Il cite le désir de certaines communautés, éveillées par l'éducation moderne, de défricher des portions de forêts, pour y faire paître plus de bétail. Le bien commun, la forêt, devient celui de quelques-uns, pour les pâturages ou l'exploitation minière. Cela conduit au malheur de tous, la disparition de forêts, la disparition du gibier, et au cycle des sécheresses, les forêts se transformant en savanes sèches.

Le « progrès », la déculturation vont conduire à des catastrophes écologiques. Mais, peut-on revenir à l'état de Nature, à une harmonie entre les humains, les plantes et les animaux ? Chacun ne voit plus que son intérêt à court terme. L'anthropologue est dépassé par la vie en cours ; le monde évolue sans lui. Les populations se sont mondialisées, en perdant leurs concepts « traditionnels ».

La conclusion de l'auteur est donc pessimiste. Ce qu'il a connu et étudié a disparu. C'est la constatation de tous les ethnologues de son époque. Tout change, toujours, mais à un rythme beaucoup plus intense maintenant. Il reste à constater les dégâts. En ceci, ce livre est important, non seulement pour sa description des modes de pensée de sociétés « traditionnelle », mais pour la présentation de cette destruction.



Académie des sciences d'outre-mer

In fine, Descola se laisse emporter par l'autojustification de sa collaboration avec le musée du quai Branly. Il prétend défendre un musée nouveau, qui n'est qu'une copie des modèles les plus archaïques : de beaux objets juxtaposés de toutes les cultures, tous plongés dans un noir intense qui désoriente les visiteurs, alors que les humains cherchent à vivre dans la lumière. Tout se vaut, tout est beau, sans rapports compréhensibles les unes avec les autres, sans analyse. On y constate que les cultures sont diverses, et qu'elles ont produit (dans le passé) des œuvres artistiques radicalement différentes. Est-ce là une avancée scientifique et humaniste ? Où est la nouveauté ? Où est le rapport des humains avec la nature, que l'auteur a si brillamment étudié ?

Il évoque ce que le musée du quai Branly devrait être, mais qu'il n'est pas, malgré les mirifiques subventions qu'il reçoit du ministère de la Culture et celui de l'Éducation nationale (autour de 50 millions d'euros par an). Il constate que ce musée a encore conservé « la division entre aires culturelles » ; il compte sur les expositions temporaires pour la « mise en perspective historique de l'approche occidentale de tel ou tel phénomène », et se félicite de celle qu'il y a lui-même organisée.

L'auteur parle enfin du musée de l'Homme qui « faute de financements adéquats, de personnalités d'envergure et d'autonomie de gestion » « n'était plus que l'ombre du grand projet que Paul Rivet avait forgé pour lui avant la guerre ». Le marxisme, qu'il a longtemps étudié, était l'étude des rapports de sujétion et de domination ; l'auteur ne le sait pas. Une vision Café du Commerce qui fait tache dans un ouvrage éminemment sérieux.

La plupart des œuvres que le musée du quai Branly s'enorgueillit maintenant de posséder proviennent du musée de l'Homme, et ont été acquises par ses collaborateurs. On remarque ainsi que la photographie de couverture est celle de l'un des objets raptés au musée de l'Homme, et que, si le nom du photographe et celui de l'agence commerciale privée italienne qui a obtenu le droit exclusif d'exploiter les photographies des objets appartenant à l'État français sont dûment mentionnés, celui du collecteur de ce diadème de plumes ne l'est pas. Un philosophe ne peut connaître ce que les juristes appellent « le droit moral ».

Bernard Dupaigne